

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 29

Artikel: Aux examens du collège
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194389>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

bitude, le sommeil n'est arrivé, non plus que la douce torpeur et l'engourdissement prédis. Au contraire, ces paroles du docteur Danis, que je me répétais tout bas, me tinrent éveillé un peu plus longtemps que les autres nuits : « Le système est bon pour les anémiques, les nerveux, les gastralgiques, les dilatés de l'estomac, etc. »

Je n'ai donc rien de tout cela, me disais-je, puisque, malgré mes oreillers supprimés, je ne dors pas encore ! Il faut qu'il y ait autre chose. Et je me mis à faire l'inspection de ma conscience afin de savoir si peut-être elle était la cause de mes insomnies.

Je découvris bien quelques délires ; mais, dans l'intention de me tranquilliser, je me dis : « Voyons, ne te tourmente pas trop, ce n'est pas là ce qui t'empêche de dormir, puisque le fameux anarchiste Henry, lui-même, au moment de passer à la guillotine, fut trouvé dans sa cellule dormant du sommeil du plus innocent des hommes. »

Après bien des réflexions, je finis par penser que le plus ou moins d'oreiller ne signifie rien, que la tête peut être placée très haut ou très bas suivant les goûts, mais que, pour dormir comme nous le faisions dans les belles années de notre jeunesse, il suffirait d'avoir le cœur content, comme nous l'avions alors.

Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, etc.

(Un abonné.)

Lo grand Samuïet et la porta dão mothi. *

Lo mothi dè Recoussegredon avái fauta dâi maitrës. Assebin la municipalià sè décidà dè férè reimbotsi lè mourets ein défrou, po cein que la pliodze avái déliettâ lo mortier et que y'avái dâi moués dè regret perque bas. Le décidà assebin dè férè onna porta náova, kâ la vilhie ne cllioussai pequa bin; lè z'eings gavoitâvont; lè z'épârè sè déclioulâvont; la saraille et lo pécliet sè démanguelounâvont, et la pourra porta étai tota dè gouingoué.

Po lo reimbotsadzo, c'étai l'afférè dâi maçons; mà po la porta, la coumouna avái prâo bou et le lo poivè fourni ào cherpentier.

Lè municipaux décident don dè férè senâ lo comon on matin po allâ ào bou choisi on tsâno po lo mettrè avau; et quand l'ont ti étâ lè avoué dâi résses, dâi détraux et dâi iâodzo et que l'ont z'u trovâ lo tsâno que convegnâi, l'a bintout étâ bas.

On iadzo perque bas, l'ont ébrançsi et einmottâ, et coumeint on ne poivè pas einmenâ la fonda tot de 'na pice, la failâi réssi ein on part dè bets; mà, pè

malheu, lo syndiquo avái àobliâ dè preindrè la mésoura dè la porta, et diâbe ! failâi pas allâ réssi clia fonda trâo granta ào trâo courta.

Mâ coumeint l'étiont prâo suti, l'ont bintout z'u su cein que y'avái à férè. Adon lo syndiquo criè lo grand Samuïet, ion dâi municipaux, qu'êtai caporat dâi grenadiers, que dévessâi don êtré on bi l'hommo, et lài fâ :

— Samuïet ! n'ein àobliâ dè mésourâ la porta dâo mothi; ora, coumeint l'est tè que t'es lo pe grand dâo veladzo, tè faut tè cutsi su la fonda; on la résserà à râ tè solâ, et on laissârâ on pi et demi ein dessus dè ta téta po que te pouessâ passâ avoué ton tsapé dè coumenion; et iò te passârâ, ne vollarint ti passâ.

L'est bon. Samuïet s'étai à pliat vein-tro su la fonda, et quattro z'hommo sè mettont à réssi avoué la granta résse. Ma fâi, quand l'ont z'u fé la séconda taille, lo bet dè fonda, que n'êtai pas ratenu, et su quiet étai adé lo grand Samuïet, sè met à remoâ, et coumeint l'étiont ào coutset d'on grand tierdzo, la fonda sè met à regattâ avau. Lo grand Samuïet, que sè cheint einmodâ, preind poaire, eimpougne la fonda à la brachâ, et lo vouâquie que rebedoulè avau lo cret.

Quand lè z'autro lo vayont dérupitâ, lè z'ons, tot émochenâ, lài criâvont :

— Tins bon, Samuïet ! tins bon ! t'és asse soveint dessus què dézo ! coradzo ! tandi que dâi z'autro, dè clliâo que ri-zont dè ti lè guignons, s'épécliâvont dè rirè dè vairè regattâ clia novalla sorta dè rebatté et sè tegnont lo veintro dè vairè prevolâ sè pantets dè veste et lo motset dè son bounet ti lè iadzo que sè trovâvè dâo coté dâi niolès.

A la fin, Samuïet et la fonda sè sont arrêtâ; mà lo pourro coo étai asse reindu d'êtrè allâ lo contr'avau què se l'avái du portâ la fonda lo contr'amont; mà lè z'autro sè fotoint dè cein; l'aviont la mésoura dè la porta dâo mothi, et l'étai tot cein qu'ein failâi.

Nous recevons les vers suivants, inspirés par la fête à laquelle nous tou-chons :

Des lacs d'azur à la cime neigeuse,
O Liberté, c'est ici ton séjour!
Et nous, les fils de la Patrie heureuse,
Nous la servons avec un grand amour.

Dans ces beaux jours de fête cantonale,
Patrie ! à toi notre salut joyeux !
Drapeaux flottez dans notre capitale,
Où vos couleurs réjouiront nos yeux.

Tireurs vaudois, voici la lutte ardente
Pour conquérir la coupe et les lauriers !
Ouvrons les feux de l'arme triomphante :
A vous l'honneur ! vaillants carabiniers !

Quand le rappel nous ouvre la cantine,
Fraternité, nous goûtons tes plaisirs;
Toujours heureux qu'un bon esprit domine,
Avec la paix, pour combler nos désirs.

Dans ces beaux jours où ta gloire, ô Patrie !
Couvre l'autel où brûle notre encens,
Amour sacré d'une terre chérie,
Inspire encor à nos coeurs tes accents !

Un Vaudois.

Aux examens du collège.

Il y a sept ou huit ans se présentait pour entrer en *septième* du collège cantonal, un jeune garçon aux yeux noirs, au regard timide relevé cependant par un léger sourire. Arrivé depuis peu de jours à Lausanne — il venait d'un canton voisin, — perdu au milieu de camarades plus bruyants et moins novices que lui, l'enfant attendait son tour de passer son examen d'arithmétique.

Enfin le voici au tableau noir :

— Connais-tu la numération, lui dit le maître, en le tutoyant pour le mettre à son aise.

— Non, monsieur. Qu'est-ce que c'est la numération ?

— Ecris 1887 ?

— Voilà !

— 30,043 ?

— C'est fait !

— Très bien, mon ami ; c'est juste, dit le professeur.

— Oh ! je sais bien écrire les nombres, mais je ne connais pas le mot numération.

— Connais-tu les quatre règles simples ? reprend le maître.

— Qu'est-ce que c'est... les quatre règles simples ?

— L'addition, la soustraction, la multiplication et la division.

— Oui, m'sieu ! mais la division, je la connais pas tant bien ; elle est trop difficile !

— Ça ne fait rien ; nous l'apprendrons ensemble. Je vais écrire une multiplication au tableau noir ; tu la feras, afin que je sache si tu connais le livret et si tu calcules rapidement.

Le professeur en était au troisième chiffre, quand le brave petit garçon, plein de confiance en son futur maître, le tire par son habit, lui disant à voix basse :

— Pas trop longue !

« J'aurais volontiers embrassé le gamin sur les deux joues, » nous disait M. X. en nous contant l'histoire.

Américaines et Françaises.

Un voyageur français, M. Lacroix, vient de consigner dans la *Vie contemporaine*, sous une forme très piquante, une charmante étude sur la femme américaine. On en pourra juger par les quelques passages qu'on va lire :

« J'avoue, dit M. Lacroix, que ce qui m'a le plus choqué, chez les Américaines, c'est la façon plus que discrète dont elles remplissent leurs devoirs maternels. Je suis convaincu qu'elles ai-

(*) Temple, église.